Prédication au sujet des multinationales responsables

*Auteur : Pierre Bühler*

**Lecture : Gen. 1.28 ; 2.15**

Au début de la Bible, il y a, vous le savez sans doute, deux récits de la création du monde par le Créateur. Suivant qu’on lit Genèse 1 ou Genèse 2, les choses se passent de manière sensiblement différente. Je n’entre pas dans les détails ce matin, mais retient un seul point, important pour nous ce matin, celui du rapport des êtres humains au reste de la création. Nous avons entendu les deux versets en question. Dans Genèse 2,15, Dieu nous donne un rôle de jardinier, au sens large du terme : notre tâche est de cultiver et garder le jardin de la création. Et, soulignons-le d’emblée, nombreux sont ceux qui accomplissent cette tâche : depuis celles et ceux qui cultivent leurs lopins de terre d’année en année à celles et ceux qui s’engagent pour la protection de la nature et la sauvegarde des territoires, en passant par les métiers de la terre, les paysagistes, les garde-forestiers, les agriculteurs. Tous, ils ont conscience de la fragilité des choses, prennent soin, protègent, et ils participent ainsi au soin que le Créateur prend de sa création.

L’injonction de Genèse 1,28 a, elle, suscité plus de problèmes, il faut bien le dire, et dans l’histoire des idées, elle a bien souvent supplanté l’instruction de Genèse 2. « Remplissez la terre et dominez-la », voilà un autre rapport, dont l’humanité aujourd’hui encore abuse. Certes, l’appel est celui du Créateur, et il est donc une tâche que Dieu confie aux humains, et non une simple permission de tout faire à sa guise. Mais c’est bien dans ce deuxième sens qu’on l’a souvent comprise, justifiant que l’être humain soit le maître à bord, oubliant qu’il est lui-même une créature parmi d’autres, redevable de lui-même aux autres et à son Créateur. Certes, la manière dont les humains ont appris à maîtriser le monde, à se le rendre utile, à le faire fructifier, est admirable. Mais il en a aussi résulté une longue histoire d’exploitation, de plus en plus excessive, dont nous subissons aujourd’hui tous les effets néfastes.

Les signes d’épuisement de la planète sont de plus en plus criants : réchauffement et dérèglement climatique, perte de la biodiversité, disparition des espèces animales, non seulement des grands animaux menacés, mais aussi des insectes (et nous réalisons soudain combien nous dépendons de ces petits êtres). « La planète brûle », entend-on dire, et il est vrai qu’à l’heure où je vous parle, après la Sibérie, c’est l’Amazonie qui est la proie de vastes incendies. Mais ceux qui ne pensent qu’exploitation y voient déjà des chances nouvelles, suscitant la convoitise : débarrassés de leur calotte glaciaire, le Groenland et l’Arctique promettent de nouvelles terres à exploiter, de nouveaux minerais, de nouvelles réserves de pétrole et de gaz. Jusques à quand cette fuite en avant, totalement irresponsable ?

La responsabilité : ne serait-ce pas précisément d’entendre un tout autre appel que celui du commerce, du gain, du profit ? Il y a dans le mot « responsabilité » la racine latine de « réponse » (responsio), et c’est donc la question de savoir comment nous répondons de nous- mêmes, de nos actes et de leurs conséquences, face à des appels, des exigences, des devoirs, des règles.

J’aimerais illustrer cela avec un exemple précis : vous avez probablement déjà entendu parler de l’initiative pour des multinationales responsables. Lancée par 85 organisations, surtout humanitaires, elle a été déposée le 16 octobre 2016 avec 140'000 signatures, et depuis lors, nous attendons qu’elle soit soumise au vote populaire. Les instances politiques se la passent comme une patate chaude, discutent d’un éventuel contre-projet, que les uns veulent et les autres pas, tandis que les milieux économiques et les lobbys des multinationales la combattent avec tous les moyens. L’initiative demande que les multinationales qui ont leur siège en Suisse (et c’est une forte majorité dans le monde entier !) soient contraintes de respecter les droits humains fondamentaux et la protection de l’environnement, aussi dans leurs activités à l’étranger, et également du point de vue des entreprises qu’elles contrôlent. Elles devraient régulièrement rendre compte de leur attitude à cet égard, et les populations lésées pourraient porter plainte contre elles devant des tribunaux suisses.

Les multinationales jouent un rôle important en Suisse (un seul exemple : plus de 50% du commerce mondial du blé passe par la Suisse !), et les politiciens craignent donc que l’initiative nuise à la place financière et économique de la Suisse. Mais les multinationales violent régulièrement les droits humains et les standards minimaux de protection de l’environnement : travail des enfants dans les plantations de cacao ou de café, émanations de gaz toxiques autour des usines minières, expulsion de paysannes et de paysans à coups de pierre de leurs terres, pesticides répandus sur les ouvriers agricoles, pollutions de l’eau pour l’extraction de l’or, etc. De 2012 à 2017, Pain pour le prochain et Action de carême ont documenté 64 cas de violations de par le monde. Et pourtant, chez les politiciens, on traîne les pieds, on tergiverse, et il est à craindre que la population se laisse faire peur, le moment venu, par les scénarios-catastrophe que les milieux économiques peindront sur les murs...
Les perspectives que nous venons d’esquisser sont mondiales, globales, et il se pose donc la question de savoir ce que pourrait bien être la contribution de la foi chrétienne, d’une communauté paroissiale comme la nôtre ce matin. J’aimerais tenter de répondre en parlant de possibles ferments que pourrait contenir notre témoignage, quelles que soient ses limites, ses fragilités, et qui pourraient favoriser la responsabilité.

L’exemple des multinationales nous montre que l’humanité a besoin d’un changement, d’un renouvellement dans son rapport à la création et aux créatures. Nous pourrions dire aussi, avec l’apôtre Paul dans le texte entendu : une réconciliation, et j’y vois un premier ferment. Le rapport au monde tel qu’il se manifeste aujourd’hui est un rapport de domination, et donc de mépris à l’égard des créatures, vues que dans la seule logique de l’exploitation maximale. C’est un rapport gravement perturbé, et peut-être tellement perturbé que l’humanité ne pourra plus s’en sortir elle-même. « Tout vient de Dieu », dit Paul, c’est lui « qui en Christ réconciliait le monde avec lui-même ». Il s’agit donc de se laisser transformer, pour pouvoir marcher vers un monde de réceptivité, d’accueil, de respect et de partage. Dans le langage biblique, nous pourrions dire aussi : quitter le monde des dominations exacerbées pour aller vers le jardin à cultiver et à garder, et cette image pourrait être un deuxième ferment.

On peut parler ici d’une « transition écologique », allant d’un ancien rapport au monde vers un nouveau rapport au monde. « Le monde ancien est passé, voici qu’une réalité nouvelle est là.

Mais celles et ceux qui travaillent sur la transition écologique soulignent que c’est d’abord une « transition intérieure ». Le changement doit venir de l’intérieur, par un travail sur soi, sur son mode de vie, sur sa manière de recevoir, d’aller à la rencontre des autres et du monde.

Jeune Juive néerlandaise victime des nazis et morte à Auschwitz à l’âge de 29 ans, Etty Hillesum, dans les journaux qu’elle nous a laissés, le disait aussi de la paix : il n’y aura pas de paix dans le monde si les êtres humains ne sont pas d’abord en paix avec eux-mêmes ; c’est pourquoi, disait-elle, il faut faire de l’espace en nous pour Dieu, afin qu’il nous confère sa paix, et c’est cette paix intérieure qui pourra rayonner vers les autres, et inonder peu à peu le monde. Nous devons donc être nous-mêmes aussi une partie de ce jardin à cultiver et à garder.

Pour cette transition, le texte de l’évangile de Marc contient un troisième ferment, sous la forme d’une inversion fondamentale, inspirée par Jésus : oui, les chefs des nations dominent, « mais il n’en est pas ainsi parmi vous ». « Si quelqu’un veut être grand parmi vous, qu’il soit votre serviteur », comme le Fils de l’homme n’est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Les multinationales qui se font rapaces se servent où elles peuvent, des ressources, des travailleurs, des transactions, et souvent se les arrachent. La responsabilité qu’on attend d’elles passe par le service tel qu’il est prôné par Jésus : les multinationales responsables ne se servent pas, elles sont au service de la création et des créatures.

Amen.